

ARCHITECTURE

ŒUVRES CONSTRUITES 1948-2009

ARCHITECTURE DE COLLECTION

PARIS ILE-DE-FRANCE

Le pavillon de l' Arsenal, vitrine de la politique urbaine de la Ville de Paris, continue son travail – excellent – de sensibilisation à l'architecture moderne et contemporaine. Cette fois, il présente cinquante-huit immeubles emblématiques réalisés en Ile-de-France entre 1948 et 2009. Ils sont presque tous là, ces « machins » souvent décriés : la tour Montparnasse ou les tours « nuages » d'Emile Aillaud à Nanterre, la fac de Tolbiac pensée pour éviter les rassemblements étudiants, le gros fromage de béton de l'aéroport Roissy-1, les quatre tours en forme de livres ouverts de la bibliothèque François-Mitterrand. Ou encore, pour le meilleur, la tour Croulebarbe d'Albert, premier gratte-ciel parisien en acier, le centre Pompidou de Piano, l'hyperbole de la voûte du CNIT à la Défense par Bernard Zehruss ou l'American Center de Franck Gehry (devenu Cinémathèque) au parc de Bercy...

Habilement, la scénographie permet une vraie promenade, caméra en main, à l'approche des maquettes d'architectes, tandis qu'un appareil critique (descriptif technique, témoignages vidéo, photos) aide à reconstituer un demi-siècle de pensées et de pratiques architecturales et urbaines souvent radicales, ponctuées de controverses, d'errements... et de faits du prince. Edifiant en ces temps où certains, à la Ville, ne jurent que par les tours. LUC LE CHATELIER

Jusqu'au 28 mars, pavillon de l' Arsenal, Paris 4^e.
Tél. : 01-42-76-33-97. Catalogue : 220 p., 35 €.

ET AUSSI

PLURIDISCIPLINAIRE *** Cinquante ans après la fin de la colonisation, **Les Afriques autrement** racontent la réappropriation par les artistes contemporains africains de leur image, de leur territoire, de leur destin sur leur sol natal ou en exil. Avec des œuvres collées, assemblées, récupérées, tissées et métissées, telles les sculptures gracieuses du Ghanéen Joe Big-Big, les collages imprimés de Kader Attia, les photos déchirées de Mustapha Boutadjine ou les collages-tampons de Barthélémy Togo, sélectionnés par la galerie parisienne du musée des Arts derniers, l'autre lieu où dialoguent des cultures bien vivantes, preuve en est.

Jusqu'au 16 avril à la Maison des arts de Bagneux (92). Tél. : 01-46-56-64-36.

La chronique d'Olivier Cena

La lumière est dans le noir

C'est un petit tableau peint en 1967 par André Marfaing (en dehors de sa ville natale, Toulouse, qui lui fit une exposition il y a deux ans, on parle aujourd'hui assez peu de ce peintre mort prématurément en 1987 à l'âge de 62 ans). C'est un tableau abstrait (après une licence de droit, Marfaing se consacre à la peinture, commence par une figuration colorée, puis passe à l'abstraction lorsqu'il s'installe à Paris en 1949). Ce tableau est peint de deux couleurs : noir et blanc. Dans son livre *Théorie esthétique*, écrit à la fin des années 1960 et demeuré inachevé, le philosophe allemand Theodor W. Adorno parlait de « l'idéal du noir » comme de « la tendance la plus profonde de l'abstraction ». Après la Seconde Guerre mondiale, après la Shoah, après la violence et la barbarie, beaucoup d'artistes pensent que la figuration n'est plus possible, et certains d'entre eux réduisent leurs palettes au noir et au blanc : André Marfaing et Pierre Soulages en France, ou Franz Kline (entre 1950 et 1955) et Robert Motherwell aux Etats-Unis. Ce dernier, à partir de 1949, entreprend une série de noir et blanc consacrée à la guerre civile espagnole, les *Elégies à la République d'Espagne*, qui durera jusqu'en 1978 et comprendra à la fin plus de deux cents tableaux, dont il dit (1) que « ce sont des images mortuaires, des lamentations, des hymnes funèbres, des chants de deuil – austères et barbares ». André Marfaing, lui, utilise exclusivement le noir et le blanc du début des années 1950 jusqu'à sa mort en 1987.

On voit donc tout ce que le jeune Titien doit à Marfaing (et à Kline, et à Motherwell – et même au *Quadrilatère noir sur fond blanc* peint en 1915 par Kazimir Malevitch) lorsqu'il peint vers 1520 le pourpoint noir et la chemise blanche de *L'Homme au gant* (musée du Louvre). Le col de velours (semble-t-il) dessine une échancre longue et étroite, triangulaire, où apparaît la chemise blanche, une sorte de déchirure identique à celles que peignait André Marfaing et par lesquelles, disait le poète Edmond Jabès, jaillissait la lumière jusqu'alors cachée derrière le noir. Dire que c'est Titien qui s'inspire de Marfaing permet peut-être de mieux comprendre,



TABLEAU D'ANDRÉ MARFAING DE 1967.

à la vue des tableaux du peintre français, ce que Titien cherchait, au-delà de la représentation des vêtements, dans le rapport violent de deux tons opposés, surtout si l'on retient l'idée poétique de Jabès d'une lumière cachée derrière le noir attendant qu'un artiste la révèle. Et puis la lumière cachée, c'est quand même autre chose que le noir pour le mal (ou la souffrance) et le blanc pour le bien (ou la joie), vieille rengaine dichotomique commentant souvent les tableaux bicolores. Il y a aussi, parmi les rengaines, l'ombre et la lumière dans une version japonisante (en citant *L'Éloge de l'ombre* de Tanizaki, par exemple), ce qui ne déplaît pas à Soulages, ou la théorie mal digérée du yin et du yang devenue une véritable chinoiserie... Et la lumière révélée par ce petit tableau-là (un papier marouflé peint d'un geste vif, élégant, à l'acrylique, par endroit rehaussée d'huile, à d'autre si diluée, un jus gris pâle, qu'elle en semble de l'encre), et la lumière, donc, cette lumière-là, jusqu'alors cachée derrière le noir, comme la promesse d'un miracle...

(1) dans *Reconciliation Elegy*, éd. Albert Skira (Genève, 1980).

*** André Marfaing, jusqu'au 20 mars à la galerie Berthet-Aittouarès, Paris 6^e. Tél. : 01-43-26-53-09.